|  |
| --- |
| Hérold TOUSSAINTPhD en sociologie, professeur Univeersité d’État d’Haïti(2021)“La joie de comprendre :Maximilien Laroche et son essai« Portrait de l’Haïtien ».”Collection “Études haïtiennes”**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte :

Hérold TOUSSAINT

**“*La joie de comprendre : Maximilien Laroche et son essai « Portrait de l’Haïtien »*”**

In ouvrage sous la direction de Zilà Bernd, Bernard Andrès et Vinesh Y. Hookoomsing, ***D’Haïti aux trois Amériques. Hommage à Maximilien LAROCHE***, pp. 85-104. Québec : Groupe de recherche sur les littératures de la Caraïbe (GRELCA), 2021, 330 pp. Collection : “Essais”, no 22.

La direction du GRELCA nous a accordé le 12 janvier 2022 son autorisation de diffuser en libre accès à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.

 Courriels : GRELCA: grelca@sympatico.ca

Xin DU, épouse de l’auteur et ayant droit : xinduquebec@gmail.com ou duxinquebec@hotmail.com. HJéold Toussaint : herotous@yahoo.fr

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 17 janvier 2022 à Chicoutimi, Québec.



Hérold TOUSSAINT

PhD en sociologie, professeur Univeersité d’État d’Haïti

“La joie de comprendre : Maximilien Laroche
et son essai « *portrait de l’haïtien* »”



In ouvrage sous la direction de Zilà Bernd, Bernard Andrès et Vinesh Y. Hookoomsing, ***D’Haïti aux trois Amériques. Hommage à Maximilien LAROCHE.***, pp. 85-104. Québec : Groupe de recherche sur les littératures de la Caraïbe (GRELCA), 2021, 330 pp. Collection : “Essais”, no 22.

|  |
| --- |
| Un grand merci à Madame Xin Du, épouse de l’auteur, pour nous avoir révisé entièrement le texte numérique de ce livre afin que nous puissions en produire une édition numérique en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.jean-marie tremblay, C.Q.,sociologue, fondateurLes Classiques des sciences sociales,Le 20 janvier 2022. |

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[85]

D’Haïti aux trois Amériques.
Hommage à Maximilien Laroche

**ÉTUDES : HAÏTI**

“La joie de comprendre :
Maximilien Laroche et son essai
«Portrait de l’Haïtien [[1]](#footnote-1) ».”

Hérold TOUSSAINT

Introduction

En 1977, j’entamais des études de philosophie à l’Institut de philosophie du Grand Séminaire Notre-Dame de Port-au-Prince. Nous avions eu un cours de psychologie sociale dispensé par un professeur québécois, le Père Yves Bergeron, de la Congrégation des Pères de Sainte-Croix. Il fut le premier à nous parler de l’essai « Portrait de l’Haïtien » écrit par le professeur Maximilien Laroche en 1964 et publié en 1968. Le professeur Bergeron citait de larges extraits de ce livre. Ces citations suscitaient le rire chez nous. Nous étions heureux de voir ce professeur québécois exposer avec humour et compétence la psychosociologie de l’Homme haïtien conçue par Maximilien Laroche.

Mes collègues croyaient qu’il n’était pas possible pour un étranger de parler avec compétence de la littérature haïtienne. De plus, le nom de l’écrivain Laroche ne nous était pas familier. Cependant, nous nous retrouvions dans les extraits de son essai. Je demeurais marqué par ce cours de psychologie sociale et j’ai bien retenu le nom du professeur Laroche. Je brûlais du désir de lire ses ouvrages et de le rencontrer. Ma curiosité intellectuelle m’avait permis de me procurer la plupart de ses travaux, qui m’ont accompagné dans mes propres recherches.

[86]

C’est à Paris que j’ai eu la chance de le rencontrer au début des années 1990. Cette rencontre fut une fête pour nous : fête de la communication authentique, fête de la littérature, fête de la connaissance. Nous avions eu la chance de tisser des liens académiques et des liens d’amitié très forts. C’est au nom de ces liens que j’accepte avec joie de participer à cet hommage à mon grand ami. J’ai eu la chance de lire son œuvre et il m’a encouragé à mener avec courage mon travail de professeur, de chercheur et de pédagogue au sein des universités haïtiennes.

L’exposé qui suit tente, dans un premier temps, de présenter mes derniers échanges avec le professeur Maximilien Laroche. Dans un deuxième temps, je m’évertuerai à vous soumettre ma relecture de son essai « Portrait de l’Haïtien » en privilégiant la préface, la postface et le chapitre qui porte sur le Dire chez l’Haïtien. Cela dit, je ne ferai pas une analyse exhaustive de son livre. Par ailleurs, si je choisis de présenter le chapitre sur le Dire, c’est parce que les étudiants de ma génération de 1977 ont éprouvé une grande joie à en lire des extraits.

1. Mes dernières rencontres
avec le professeur Maximilien Laroche

Je viens de rédiger l’ouvrage ayant pour titre *Argumenter en philo et à l’université*. J’avais confié à Ricarson Dorcé, un étudiant doctorant à l’Université Laval qui était de passage en Haïti, la mission de soumettre le manuscrit au professeur Maximilien Laroche. Celui-ci a accepté généreusement de préfacer le manuel publié en 2017. C’est son dernier livre préfacé. Ce fut pour nous une chance extraordinaire.

Deux mois avant son décès, il a porté un regard lucide sur ce texte pédagogique écrit à l’intention des cadres et des étudiants d’Haïti. Dans la préface de l’ouvrage, il a exprimé l’une de ses principales préoccupations comme écrivain et comme personne humaine : comprendre les autres, s’ouvrir à eux. Il fut l’homme empathique par excellence. Il a exprimé sans ambages sa vision : « […] parler, écrire, argumenter, c’est à la fois nous regarder nous-mêmes avec les yeux des autres et en même temps voir les autres par nos propres yeux. Il y a donc là une dialectique de l’argumentation qui démontre bien que celle-ci est une opération complexe qu’il faut utiliser avec tout le doigté [87] nécessaire et aussi toutes les connaissances que cela requiert [[2]](#footnote-2). »

Maximilien Laroche m’a envoyé sa préface le 24 mai 2017. Un mois et demi après, soit le 3 juillet de cette même année, il manifestait le désir de recevoir un exemplaire du livre. Il m’envoya cette petite note :

Mon cher Hérold,

Je n’ai pas encore reçu ton dernier livre. J’ai bien hâte de le recevoir. À propos de ton voyage à Paris, en es-tu satisfait ? J’imagine que tu as mis en place des collaborations fructueuses pour l’Université. Je te fais signe dès que j’aurai reçu ton livre.

Amitiés et à bientôt.

Maxi

Par un ami commun, Roberson Édouard, qui était de passage en Haïti, je lui fis parvenir un exemplaire du livre. Le 19 juillet, une semaine avant sa mort, il partagea avec moi sa joie d’avoir reçu le livre. Il m’adressa ce courrier plein d’émotion :

Mon cher Hérold,

Hier après-midi, Roberson m’a apporté le livre. Merci et félicitations encore une fois. Je ne pensais pas qu’il serait publié si rapidement. Maintenant, je souhaite au livre d’être un succès de librairie en Haïti, et si un jour tu trouves un éditeur sérieux dans un pays de langue française, qu’on puisse le lire ailleurs et voir qu’il n’est pas seulement de bon bec à Paris, mais que l’on peut aussi dans la francophonie faire notre propre lecture des grandes questions théoriques. Compliments, mon cher, et à bientôt.

Avec les amitiés de Xin et de ma part.

Maxi

Ce dernier courrier de Maximilien Laroche, que je garde jalousement dans mes archives, exprime clairement les liens d’amitié [88] qui nous unissent. Il est le symbole de notre complicité intellectuelle et de notre solidarité fraternelle. Il fut pour moi un grand ami, un grand frère qui est toujours attentif à ma trajectoire intellectuelle depuis 1990.

Le professeur savait lier la poésie à la prose. C’est un penseur qui savait sentir et qui reconnaissait l’importance de la fête dans l’existence. Une fois de plus, il fut l’homme qui liait la vie universitaire ou intellectuelle à la vie affective. Nommé vice-recteur aux affaires académiques de l’Université d’État d’Haïti en 2016, je ne tardai pas à partager avec lui cette bonne nouvelle. Il m’adressa les vœux suivants le 2 janvier 2017 :

Mon cher Hérold,

Les premiers contacts ont été pris et tu mesures pleinement, à présent, l’ampleur de la tâche à accomplir. Xin et moi, nous te souhaitons santé et toute l’ardeur qu’il faut déployer pour faire face à tes nouvelles responsabilités. Bon travail, mon cher, et au plaisir de te revoir quand tu feras un tour dans nos parages.

Amitiés,

Xin et Maxi.

Nous découvrons en lui son souci pour l’Autre et pour son pays d’origine. S’il a réussi à s’intégrer dans la société québécoise, il n’a jamais fermé, cependant, ses yeux sur la réalité haïtienne. Les problèmes haïtiens ne lui étaient pas étrangers. Il fut un savant joyeux très sensible à la misère humaine et haïtienne. Il travaillait, à sa manière, pour une Haïti nouvelle. Il ne faisait pas de bruit. Il était fort appuyé par sa femme Xin dont le nom est souvent présent dans les courriers qu’il m’envoyait. Symbole parfait de la complémentarité au sein du couple.

2. Littérature, passion de la littérature
et philosophie du Dire chez l’Haïtien

L’essai « Portrait de l’Haïtien », vieux de cinquante-trois ans, reste pertinent dans la conjoncture actuelle où l’on assiste à l’effondrement total de l’État haïtien. Ce livre dresse le portrait de l’Haïtien à travers [89] ses manières de dire, de faire, d’être et de paraître. Comme nous l’avons dit précédemment, dans le cadre de cet hommage, nous pensons qu’il est préférable de faire le point sur le chapitre portant sur le Dire tout en jetant un coup d’œil sur la préface et la postface.

2.1. Passion de la littérature et compréhension de l’Homme haïtien à travers la préface et la postface de son essai « Portrait de l’Haïtien »

Dans son essai, Maximilien Laroche exprime sa passion pour la littérature. Sans sous-estimer les approches sociologiques et anthropologiques, il croit que la littérature est capable de lui fournir suffisamment d’instruments pour entreprendre son étude. Dans la « Note » qui ouvre son essai, il affirme ceci : « Ce livre a été rédigé en 1964, immédiatement après *Haïti et sa littérature* dont il est un prolongement dans mon esprit. Bien des choses ont pu changer depuis lors en Haïti. Pour ne considérer que le domaine culturel et littéraire, le seul qui fasse l’objet de cet essai et le seul dont je puisse parler avec quelque connaissance [[3]](#footnote-3) ».

Dans la préface, il insiste également sur l’approche littéraire de sa démarche. « Ce n’est pas une étude anthropologique [[4]](#footnote-4) », déclare-t-il au début de sa préface. Il accepte même de se répéter en affirmant plus loin : « J’ai dit plus haut que ce livre n’était pas une étude anthropologique, ce n’est pas non plus un essai sociologique [[5]](#footnote-5) ». Ainsi, il dévoile pour ses lecteurs les raisons qui l’ont motivé à écrire cet essai :

J’ai donc pensé à repasser nos écrivains et à les convier à une sorte de débat contradictoire d’où une image tant soit peu vraisemblable de l’Haïtien pourrait sortir. Certaines expériences personnelles ont pu me guider dans cette tentative. Ainsi ce livre est le résultat d’une plongée dans mes souvenirs et d’un recensement de mes observations mises en [90] parallèle avec mes lectures [[6]](#footnote-6).

Son amour pour la littérature ne l’empêche pas pour autant de dialoguer avec des sociologues, des anthropologues, des géographes ou des historiens. Sans s’écarter de son champ de prédilection – la littérature –, il accepte de migrer vers l’histoire, l’anthropologie et la sociologie pour cerner la complexité de l’Homme haïtien. Il souligne l’influence de deux grands anthropo-sociologues haïtiens – Jean Price-Mars et Emmanuel C. Paul – sur sa décision d’écrire son essai sur le portrait de l’Haïtien :

C’est en lisant le très ingénieux commentaire d’Emmanuel C. Paul sur Bouqui et Ti-Malice [[7]](#footnote-7) et la conclusion de son chapitre sur les contes et la vie haïtienne que j’ai pris la décision d’écrire ce livre dont je portais l’idée depuis quelque temps. Car j’ai été soudainement frappé par ce fait : l’Haïtien que nous connaissons n’est pas toujours celui que nous dépeignent nos écrivains. Il y a même parfois entre les différentes images que l’on nous en donne comme la distance entre l’Haïtien réel et l’Haïtien idéal. Que l’on rapproche par exemple tel passage d’“*Ainsi Parla l’Oncle*” sur la bonté de l’Haïtien, qui serait celle du Galiléen même et les réflexions d’Emmanuel C. Paul sur la ruse et la méfiance dont sont si souvent empreintes les relations sociales chez nous. D’ailleurs mes compatriotes expriment sur eux-mêmes des jugements aussi radicaux que contradictoires. Personne ne peut penser plus de bien et en même temps dire plus de mal de lui-même que l’Haïtien [[8]](#footnote-8).

Maximilien Laroche décrit bien le décor : l’Haïtien est un être complexe. On ne doit pas le réduire à son physique. Il n’est donc pas question pour lui de faire de longues considérations sur l’aspect physique des Haïtiens. C’est pourquoi il affirme péremptoirement :

Nous sommes des nègres, c’est connu. L’on retrouve donc chez nous toutes les nuances épidermiques de ce groupe humain. Nous présentons même une telle variété que les dénominations qui fourmillent dans notre langue (marabout, [91] griffe, chabin, brunprun, grimaud, grimelle, chabine dorée, etc.) n’arrivent pas à exprimer une réalité bien plus bigarrée encore que les termes [[9]](#footnote-9).

Sa passion pour la littérature va de pair avec sa passion de comprendre l’Homme haïtien. Il ne s’agit pas pour lui d’encenser ce dernier ou de le dénigrer. Pas d’ironie mordante. Pas de parole bouffonne. Ce qui l’intéresse le plus dans ce portrait, c’est d’arriver à en donner une idée globale : « Ni traité de caractère, ni étude sociologique, ce livre n’est qu’une tentative de dégager de l’ombre le vrai visage de l’Haïtien [[10]](#footnote-10) » Il clarifie davantage sa pensée : « Ce n’est donc pas à la manière du topographe un relevé de cette “terre incognita” qu’est la mentalité de mes compatriotes. Il reste bien des coins d’ombre, car il est une réalité psychologique, “infiniment ondoyante et diverse” que l’on ne parvient jamais à emprisonner totalement sous “la paille des mots” [[11]](#footnote-11). »

Maximilien Laroche a pris conscience de l’ampleur de son entreprise. Sa mission est complexe. Il lui faut du tact, de l’intuition, de la logique, de l’analyse, de l’argumentation et de la subtilité psychologique. Cette mission ne sera accomplie que par la voie de la littérature. Il a jugé bon d’écrire lui-même la préface et la postface de son livre. Il a joué brillamment ce double rôle. Nous n’y trouvons aucune note discordante entre la préface et la postface. Au contraire, il réaffirme dans la postface la position qu’il avait prise dans la préface : « Pour tracer ce portrait, insiste-t-il, j’ai toujours mis à contribution la littérature, c’est-à-dire nos poètes, nos romanciers et en général tous ceux qui par leurs écrits jetaient quelque lumière sur notre vrai visage [[12]](#footnote-12). »

Dans cette postface de deux pages, il présente les résultats de sa recherche. Il a découvert le caractère paradoxal de l’Homme haïtien. Il commençait cette postface ainsi : « Dans les pages précédentes, j’ai évoqué le visage de cet inconnu : l’Haïtien. Il nous est apparu, selon l’éclairage : cartésien, réaliste, méfiant et rusé et en même temps naïf, [92] crédule et superstitieux ; taciturne et secret et pourtant hâbleur, “audiencier” et volontiers “propagandiste” avec délectation ; railleur et humoriste et quand même susceptible et orgueilleux, résigné et fataliste enfin et cependant optimiste, passionné et tête brûlée même [[13]](#footnote-13). »

Maximilien Laroche n’a pas pu s’empêcher de partir de son essai pour inviter le peuple haïtien à travailler d’abord à sa propre réhabilitation. Cette invitation est très significative, dans la mesure où il aborde la problématique de la vocation messianique du peuple haïtien évoquée par certains auteurs du 19e siècle qui croyaient que les Haïtiens avaient un rôle à jouer dans la rédemption de la race noire. En effet, l’historien haïtien Hannibal Price écrivait, en 1900, ces propos traversés par un grand souffle messianique dans son livre *De la réhabilitation de la race noire par la République d’Haïti* :

Cette nation a certainement une mission providentielle à remplir en ce monde et qu’elle ne peut trahir sans encourir la malédiction de Dieu. Cette mission […] c’est la destruction de tout préjugé de race par l’évidence de ses progrès [[14]](#footnote-14).

Quant à Maximilien Laroche, il adopte une position beaucoup plus modeste et nuancée quand il déclare : « Et nous pourrions peut-être commencer par nous convaincre que nous ne sommes pas, du moins plus, le peuple élu. Cette vocation messianique que nous nous étions conférée depuis Hannibal Price, il nous faudra y renoncer pour ne plus penser qu’à nous réhabiliter nous-mêmes [[15]](#footnote-15). »

Les propositions du professeur Maximilien Laroche demeurent pertinentes dans la conjoncture actuelle : « Il y a donc urgence d’une prise de conscience pour réorienter notre comportement, surmonter un dualisme qui nous déchire, résoudre nos problèmes et donner une impulsion nouvelle à notre culture. Cela s’impose d’autant plus qu’à l’horizon semble déjà poindre un destin nouveau [[16]](#footnote-16). »

Maximilien Laroche termine sa postface avec une note [93] d’optimisme et de joie. Il salue chez l’Haïtien sa capacité de surmonter les difficultés et son sens de l’art. Tel est le sens de la question qu’il formule à la fin :

Que l’Haïtien ait pu transformer ses handicaps en cette “dignité” dont parle Real Benoit, qu’il soit parvenu en dépit des misères qui l’accablaient à garder un optimisme invariable, cette inaltérable confiance dans le “Bon Dieu bon” et à sauvegarder sa joie de vivre et surtout qu’il soit parvenu, au milieu de cette bourgeonnante civilisation antillaise, à se tailler, comme le proclame un Carter Harman, une place enviable de pionnier aussi bien en peinture, en architecture, qu’en musique et en littérature, par la production d’œuvres d’une originalité et d’une beauté incontestables, ne sont-ce point-là des motifs d’espoir et de réconfort [[17]](#footnote-17) ?

Cette interrogation est suivie d’une interjection qui traduit la solidarité de l’auteur avec les hommes et les femmes d’Haïti. Elle manifeste son attachement à la terre haïtienne. Elle est pleine de poésie, de compassion et d’empathie envers ses compagnons qu’il appelle ses frères :

Vraiment, étonnant compère, l’Haïtien, mon frère, qui vit sur une terre déshéritée et comblée où la légende en fleurs donne des ailes de rêve à la réalité et où la vie, même dans ses pires cruautés, est mâtinée de poésie [[18]](#footnote-18) !

2.2. Philosophie du Dire et politique en Haïti

Dans l’essai « Portrait de l’Haïtien » du professeur Maximilien Laroche, nous avons choisi d’analyser le chapitre qui aborde le thème du Dire. D’entrée de jeu, précisons que l’expression « philosophie du Dire » émane de l’auteur. Dans le passage suivant, il justifie son emploi : « Si pour clore ce chapitre, je voulais parler de ce que je dénommerais pompeusement la philosophie du Dire, c’est dans la sagesse populaire que je la trouverais, car c’est là que l’on peut saisir la véritable attitude du peuple vis-à-vis de ce phénomène : le parler [[19]](#footnote-19). »

[94]

Parler est donc important pour l’Haïtien. C’est ce que Laroche exprime sans ambiguïté dès la première phrase de son chapitre sur le Dire :

En Haïti, personne ne le contestera, la parole est reine. C’est même pour reprendre l’expression d’un de nos hommes politiques, célèbre précisément à cause de son verbe, une arme magique capable de faire trembler la terre : une autre Bombe H quoi ! Dans son roman “*La Famille des Pitites-Caille*”*,* Justin Lhérisson disait malicieusement du personnage principal : “parce qu’il avait une grande facilité d’élocution, il se croyait un phénix”. C’est là un trait que l’on peut relever non seulement chez le héros de Lhérisson, mais chez un grand nombre d’Haïtiens [[20]](#footnote-20).

La parole est une question capitale dans la vie de tout peuple. Elle désigne en soi la réalité humaine. L’homme est l’animal qui parle. Notre arrivée au monde implique une prise de parole. C’est par la parole que l’homme vient au monde. La parole manifeste l’être du monde, l’être de l’homme et l’être de la pensée. Ainsi, le professeur reconnaît l’importance de la parole dans la vie quotidienne des Haïtiens. Pour mener son enquête, comme nous l’avons souligné dans notre première partie, il convoque non seulement des poètes et des romanciers, mais aussi des chercheurs venus de la sociologie, de l’anthropologie, de la géographie et de l’histoire. Voici les noms des auteurs qu’il a mobilisés dans son effort de comprendre l’Homme haïtien : Justin Lhérisson, Fernand Hibbert, Emmanuel C. Paul, Moreau de Saint Remy, Franck Fouché, Georges Balandier, Michelson Hippolite, Suzanne Comhaire Sylvain, Ulysse Pierre-Louis, Auguste Viatte, Pradel Pompilus, Jacques Roumain, Roger Michel, Jean-Baptiste Cinéas, Luc Grimard, Félix Morisseau Leroy, Paul Moral, Jean Baptiste Romain. Cette liste indique qu’il a tenu cette promesse : s’appuyer principalement sur la littérature et sur d’autres chercheurs venus d’horizons différents pour écrire son essai.

Maximilien Laroche souligne la place des onomatopées dans la vie quotidienne en Haïti. Ces onomatopées servent à reproduire des sons qui sont émis par un objet ou un animal. Ce sont des mots qui, par leur [95] aspect physique, sont des imitations plus ou moins proches des cris d’animaux ou de divers bruits. Selon le professeur, l’emploi d’onomatopées par les Haïtiens est un héritage colonial. Sa lecture de Moreau de Saint-Rémy vient appuyer sa vision. Il rapporte les propos de cet historien : « Ils [les nègres] aiment surtout à exprimer les sons imitatifs. Parlent-ils d’un coup de canon ? Ils ajoutent *boume*;un coup de fusil, *poum*;un soufflet, *pimme*;un coup de pied ou de bâton, *bimme*;des coups de fouet, *vlap ! vlap !* Est-on tombé légèrement ? C’est *bap*;fort, c’est *boum*;en dégringolant, *blou coutom* ... ». C’est cette réalité que le professeur Laroche exprime par cette affirmation : « Le son désigne la chose [[21]](#footnote-21). »

Entre les onomatopées et la langue créole règne un lien. Chez les Haïtiens, l’amour des mots est lié au chant, à la danse et à la musique :

Cet amour des mots pour leur simple valeur musicale est d’ailleurs si grand qu’il est peut-être difficile de distinguer où finit le langage proprement dit et où commence la chanson. [...] Si la chanson occupe une si grande place dans la vie de l’haïtien, c’est peut-être parce qu’à son berceau, il a reçu en partage de quelques divinités ancestrales le don de poésie. Du moins, de nombreux écrivains aussi bien haïtiens qu’étrangers s’accordent à le reconnaître [[22]](#footnote-22).

L’importance de Dire chez l’Haïtien n’est pas seulement liée à l’analphabétisation qui règne dans la société haïtienne. Nous la devons pour la plus grande part à nos origines ethniques. Sur ce point, le professeur Maximilien Laroche s’est inspiré des travaux de l’ethnologue-sociologue français Georges Balandier qui affirmait : « Nombre de ces peuples, nous dit-il, tels les Fang du Gabon, accordent une prééminence spéciale au meilleur orateur... le bien dire impose le bien faire ... l’on ne maudit que, réduit à la dernière extrémité, à l’encontre d’une descendance rebelle et indigne [[23]](#footnote-23). »

La philosophie du Dire en Haïti a une grande parenté avec l’Afrique. La vocation artistique de l’Haïtien est, dans une large mesure, un héritage africain : le rapport de l’Haïtien à la parole a [96] quelque chose à voir avec l’Afrique. Elle est fondée sur le chant, la musique et la danse : « Cette vocation artistique s’est manifestée non seulement dans le chant, la danse et la musique en général, mais aussi dans une floraison de contes, de jeux littéraires où le rêve, la fantaisie et l’imagination se sont donné libre cours et où l’Haïtien a pu porter à son zénith ses dons de magicien des sons, de créateur d’images et d’artificier des mots [[24]](#footnote-24). »

Le professeur Laroche a mis en relief le poids et la force de l’imagination chez les Haïtiens à travers les contes. L’imagination de l’Haïtien est constamment sollicitée. Elle permet de créer et de rêver. Le spécialiste en littérature comparée regrette qu’on n’exploite pas suffisamment la littérature orale en Haïti. Il applaudit les travaux de Michelson Hippolite et de la grande linguiste haïtienne Suzanne Comhaire Sylvain, qui ont pu recueillir et publier des contes haïtiens : « Ces histoires fantastiques, tantôt terribles tantôt cocasses, toujours poétiques et nostalgiques, constituent la plus magnifique floraison de l’imagination [[25]](#footnote-25). »

La question du Dire chez l’Haïtien ne doit pas être détachée de la langue créole. Ce point est important. Le professeur Laroche s’affirme comme un véritable défenseur de la langue créole. Des années 1960 jusqu’à sa mort en 2017, il a mené ce combat avec discrétion sans avoir été contraint de faire sonner la grosse caisse. Rappelons, une fois de plus, que nous sommes en 1968 et que le créole comme langue n’avait pas été admise comme officielle. Il souhaitait que des études sérieuses soient entreprises sur la langue créole : « À ce propos, il me semble qu’il y aurait toute une étude à faire sur la langue créole. D’ailleurs le langage courant, les chansons, les proverbes, tout est truffé de ces expressions imagées, de ces onomatopées fort souvent intraduisibles en français [[26]](#footnote-26). »

Dans le cas haïtien, le professeur souligne deux pratiques typiquement haïtiennes qui relèvent du Dire : l’« audience » et le « *teledjòl* ». Pour l’audience, il mentionne les noms des principaux écrivains haïtiens, ceux qui le considéraient comme un genre littéraire. [97] Ce sont Justin Lhérisson, Luc Grimard, Jean-Baptiste Cinéas. Le professeur a forgé sa propre vision de l’audience que certains traduisent par *lodyans* en créole [[27]](#footnote-27). Nous pensons que cette longue citation sur l’audience vaut la peine d’être rapportée.

[…] cette passion du Dire devait trouver son expression la plus parfaite dans ce qui est pour certains un passe-temps, pour d’autres une occupation, pour quelques-uns un genre littéraire même et qui est en définitive une institution nationale : “l’Audience”, à la fois la réunion au cours de laquelle des amis se racontent tous les menus faits d’intérêt et aussi ces racontars eux-mêmes.

À toute heure du jour, il est possible de rencontrer sous une galerie, au coin d’une rue, appuyés à un lampadaire, assis sur un banc de square ou réunis sous le parasol protecteur d’un arbre, des groupes de gens d’âges variés, devisant joyeusement. Mais c’est le plus souvent l’après-midi, quand l’ardeur de la canicule est tombée, dans les premières heures de la soirée, après le travail, que se réunissent ces groupes. On y parle de tout. Ce sont des clubs sans lois ni règlements. On n’y vient que pour son plaisir, pour le plaisir de raconter des histoires, d’en entendre, de se récréer, car bien entendu ce sont d’ordinaire des histoires plaisantes qui se content là. Les faits sont revus, corrigés, métamorphosés et présentés sous un jour “hénaurme” et en fin de compte tout cela prend bien plus l’allure d’un conte que d’un récit de faits véridiques, et même on ne s’y fait pas faute de médire ou de calomnier. La politique, les potins journaliers, les histoires gaillardes, tout y passe [[28]](#footnote-28).

Sur les traces de deux romanciers – Justin Lhérisson et Fernand Hibbert –, le professeur Laroche aborde l’audience ou la *lodyans* comme une création littéraire. C’est le règne du dire, du rire et du plaisir. L’audience est au cœur de la vie quotidienne haïtienne. Au-delà des moments tragiques ou désespérés, l’Haïtien est capable d’embrasser l’humour et le rire. Chez lui, le rire est plaisir.

[98]

Ce que nous devons retenir du professeur, c’est le statut d’institution nationale conféré à l’audience. Une deuxième institution nationale liée au Dire est le *teledjòl*. Maximilien Laroche retient la définition que donne le linguiste Pradel Pompilus à ce terme : « Mot hybride formé sur la racine grecque télé qui se trouve dans téléphone, télépathie et le mot gueule : il se réfère à la propagation rapide, de bouche en bouche, de fausses nouvelles, parfois susceptibles de faire du tort au gouvernement... Mais le mot s’entend également de la propagation rapide de n’importe quelle nouvelle [[29]](#footnote-29). »

Pradel Pompilus appuie sa définition en donnant cet exemple tiré du roman *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain :

Avant midi, le bruit que Manuel avait découvert une source s’était répandu à travers le village. Nous avons un mot pour ça, nous autres nègres d’Haïti : le télégueule que nous disons, et faut pas plus pour qu’une nouvelle, bonne ou mauvaise, véridique ou fausse, agréable ou malveillante, circule de bouche en bouche, de porte en porte, et bientôt elle a fait le tour du pays, on est tout étonné, tellement c’est rapide [[30]](#footnote-30).

Pour Laroche, on ne peut comprendre le phénomène du *teledjòl* sans se rappeler l’amour du peuple haïtien pour le Dire, ce « sens inné de l’affabulation » qui lui peut prendre goût aux fables les plus extraordinaires et aussi à la place qu’occupe la politique en Haïti. Maximilien Laroche tenait à préciser également que le sens inné de l’affabulation chez l’Haïtien n’a rien à voir avec la névropathie. Le peuple haïtien ne souffre pas d’un trouble pathologique qui entrainerait un traitement psychologique.

Le *teledjòl* est synonyme de rumeur, le « bruit qui court ». Dans son livre *Rumeurs : Le plus vieux média du monde*, le chercheur Jean-Noël Kapferer nous dit ceci : « Nous appelons donc rumeur l’émergence et la circulation dans le corps social d’informations soit non encore confirmées publiquement par les sources officielles soit démenties par celles-ci […] le phénomène rumeur est autant politique [99] que sociologique [[31]](#footnote-31). »

Le *teledjòl* est couramment pratiqué dans la politique. Il fait la fortune des politiciens de l’opposition :

L’opposition politique, qui chez nous est bien différente de ce qu’elle est ailleurs et qui est bien plus à l’aise pour œuvrer dans l’ombre, ne fonctionne qu’à coups de fausses rumeurs, de bobards, de nouvelles sensationnelles, inouïes, d’autant plus destructives qu’elles sont plus fantastiques. Car comme le disait déjà l’autre : “mentez ! mentez ! ... Les agents de ce travail de sape, ce sont les ‘propagandistes’” [[32]](#footnote-32).

Selon Maximilien Laroche, « la politique haïtienne se réduit fort souvent à une guerre de fausses rumeurs ou de “coups de langue”, comme on dit chez nous [[33]](#footnote-33). » L’emploi des rumeurs par les politiciens prouve, une fois de plus, l’importance du Dire dans la vie quotidienne des Haïtiens. Le professeur Laroche n’a pas manqué de citer les auteurs Paul Moral, Felix Morisseau-Leroy, Franck Fouché – qui dénoncent la « démagogie oratoire » et la « tartufferie de nos politiciens-sophistes qui, si souvent, se muent en professeurs d’Histoire pour ne pas dire en professeurs de rhétorique [[34]](#footnote-34). »

Dans la philosophie du Dire que nous présente Maximilien Laroche, la langue française joue aussi sa participation. Le professeur qualifie de paradoxal le rapport que les Haïtiens entretiennent avec la langue française :

C’est un paradoxe, je crois, que les Haïtiens soient également fiers de s’être tirés en 1804 de la tutelle politique de la France et d’avoir cependant conservé la langue et la culture françaises. Cet amour, je devrais plutôt dire ce culte qu’ils rendent à la langue et à la culture françaises va si loin qu’il serait assez difficile, à mon avis, de convaincre bon nombre d’entre eux que l’anglais, l’espagnol, l’italien, le russe ou le japonais sont des véhicules de cultures aussi [100] admirables que le français. Pour l’Haïtien moyen, le parler français plane bien haut, inaccessible, solitaire et majestueux. Au-dessous de lui, s’étagent pêle-mêle toutes les autres langues bourgeoises, roturières, prolétaires et inférieures ! Celui qui réussit à dompter cette langue des dieux est un être à part, digne de la vénération universelle [[35]](#footnote-35).

S’exprimer en français est un signe de fierté et d’orgueil : « Je crois qu’on peut aller jusqu’à dire qu’en Haïti, se piquer de bien parler le français est un motif d’orgueil national. […] Le parler français est devenu une sorte de baguette magique capable d’opérer des prodiges et, entre autres, celui de permettre le passage par une petite élite d’une classe à l’autre [[36]](#footnote-36). » Face à l’idolâtrie de la langue française, les Haïtiens issus des couches populaires ne sont pas tendres envers l’élite intellectuelle. Les gens du peuple utilisent la satire et l’humour pour traduire leur méfiance vis-à-vis de la langue française. Le professeur Laroche n’hésite pas à citer certains dictons créoles qui expriment les réserves du peuple, voire l’ironie vis-à-vis de ceux et de celles qui adorent la langue française : *Bel francé pas dit l’esprit* (Bien parler français ne rend pas génial) ; *Oui pas monte morne* (Promettre, dire oui, n’engage pas à grand-chose) ; *Zanmi* *nan dents* (Amis du bout des lèvres) ; *Paroles nan bouche* (Paroles en l’air, sans conséquences) ; *Djòl à l’ailai* (Bouche à l’air, hâbleur, bavard) [[37]](#footnote-37).

Que devons-nous tirer de ces dictons ? Ils posent, selon nous, le problème de la promesse. Si parler peut être source de joie, il ne signifie pas forcément tenir ses engagements. La parole peut avoir des conséquences terribles dans des contextes sociaux et culturels précis. C’est cette vision qui est exprimée dans l’affirmation suivante du professeur Laroche : « Après tout, si parler peut entraîner des conséquences terribles, c’est aussi un plaisir, l’un des rares plaisirs que l’on puisse s’accorder, un plaisir qui n’engage pas à grand-chose, qui s’évanouit comme la fumée dans l’air et dont on ne devrait point trop se préoccuper [[38]](#footnote-38). »

En s’exprimant ainsi, le professeur Laroche reconnaît le sens de la [101] nuance, du paradoxe chez l’Haïtien. Comme tout être humain, l’Homme haïtien est complexe. Il évolue au cœur des contradictions. Ainsi, pouvons-nous comprendre le bien-fondé de ces mots qui bouclent le premier chapitre de son essai :

Que mes compatriotes fassent grand cas du Dire et recommandent même la circonspection dans son utilisation et que, dans le même temps, ils en fassent l’utilisation la plus désinvolte sinon la plus désordonnée, tout cela peut paraître contradictoire. Mais, selon moi, la contradiction n’est qu’apparente. Elle est même tout simplement révélatrice de cette attitude nuancée de l’Haïtien pour qui le Dire est à la fois un Art, une Arme et un Bonheur [[39]](#footnote-39).

Avec ce paragraphe, le professeur Laroche ne fait qu’encourager les Haïtiens à faire preuve de nuance, de prudence, de compréhension dans leur vie quotidienne.

En guise de conclusion :
une passion pour la littérature et la joie de comprendre

Il ne nous était pas possible d’analyser l’ensemble des parties que comporte son essai. Nous avons choisi d’étudier le chapitre sur le Dire chez l’Haïtien en passant par la préface et la postface qu’il a lui-même rédigées.

Par le truchement de la littérature, le professeur Maximilien Laroche a tenté de comprendre et d’expliquer la culture de l’Homme haïtien. Sans l’affirmer ouvertement, il voulait se comprendre pour mieux cerner les autres. Son essai – « Portrait de l’Haïtien » – participe à sa volonté de connaître et de comprendre la culture de son pays d’origine afin d’habiter intelligemment et joyeusement la terre canadienne ou québécoise. Esprit libre, vivant et créateur, le professeur Laroche n’épouse pas des positions radicales et arrêtées. Il a fait preuve d’imagination créatrice tout au long de sa carrière. Sa manière d’aborder la complexité du réel haïtien est une preuve de son refus de faire le jeu des bandes rivales ou des idéologies extrémistes. Son sens de la nuance n’est pas étranger à la culture haïtienne.

[102]

La joie de vivre du peuple haïtien et son « optimisme invariable », selon sa propre expression, sont une réponse permanente aux forces mortifères qui minent quotidiennement Haïti, son pays d’origine. Son « Portrait de l’Haïtien **»** traduit sa capacité de dialoguer avec les autres et de tenir compte de leurs objections. Son essai révèle sa résistance aux schémas simples. Il indique son parti pour une éthique du débat intellectuel. C’est au nom de cette éthique qu’il a accepté de convoquer, pour la rédaction de son essai, non seulement des poètes et des romanciers, mais aussi un grand nombre de chercheurs en sciences sociales et humaines. Il a pris la peine de comprendre et d’analyser leurs œuvres pour mieux cerner ceux qu’il appelle « mes compatriotes ». Pas de condescendance. Pas de mépris. Pas de flatterie. Pas de préjugés ni de stéréotypes. Il a cherché à comprendre ses concitoyens dans leur complexité.

Dans cet essai de 1968 apparaissent en filigrane bon nombre de sujets qu’il développera dans les années 1970, 1980, 1990 et 2000. Pour s’en convaincre, il suffit de lire sa bibliographie. Nous verrons par exemple l’importance qu’il accordera à la littérature créole, à l’identité, à la beauté et à l’esthétique du désir. Maximilien Laroche fut un savant qui a été habité par la joie de connaître. Il a mis toute sa conscience professionnelle, ses vastes connaissances, sa méthodologie rigoureuse et sa vision élevée de l’existence au service de la littérature et de la dignité humaine.

Le professeur Laroche a compris la place de l’art dans la vie quotidienne haïtienne. Ami du beau, il a voué son existence à la recherche de cette beauté chez les peuples. Notre ami Maxi que nous aimons est une gloire dont Haïti, la province de Québec et particulièrement l’Université Laval doivent s’enorgueillir.

Pour finir, nous nous réjouissons de lui avoir demandé de nous autoriser à reproduire un extrait d’un de ses livres dans notre manuel *Argumenter en philo et à l’université*, dédié à la jeunesse haïtienne. Il a acquiescé à notre demande, et sa femme Xin nous a aidés à trouver le texte le plus approprié. Ce texte porte sur la beauté et la danse. Ainsi, nous sommes heureux de terminer notre hommage au professeur Laroche par ses mots :

Le premier jour, Dieu créa le monde et puis se reposa. Le [103] deuxième, l’Homme commença à chanter. Le troisième, le monde se mit à danser autour des étoiles pour ne plus s’arrêter.

La Beauté est recréation du monde qui est inachevé. Dieu ne se repose-t-il pas pour nous laisser travailler ? Pour nous permettre de recréer le monde à notre façon ? Pour nous laisser le soin de l’achever à notre manière qui sera belle, selon notre goût ?

[…] Le Beau, le Bien, le Vrai se conjuguent, se marient, s’accouplent alors pour accoucher du vivant. L’instant devient éternel.

Le temps s’abolit dans la danse dont la spatialité dynamique est un défi relevé par nos rêves contre tous les obstacles, toutes les pesanteurs, même les plus secrètes : nos peurs.

[…] Le danseur est le créateur suprême de beauté [[40]](#footnote-40).

[104]

1. En 1964, Maximilien Laroche rédige un essai qui sera publié dans un ouvrage collectif – [*L’Haïtien*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/laroche_maximilien/Portrait_de_l_Haitien/Portrait_de_l_Haitien.html) *–* en 1968 aux Éditions Sainte-Marie. Son essai a pour titre « Portrait de l’Haïtien ». [↑](#footnote-ref-1)
2. Laroche, Maximilien. « Préface », dans Hérold Toussaint, *Argumenter en philo et à l’université*, Port-au-Prince, Media-Texte, 2017, p. 10. [↑](#footnote-ref-2)
3. Laroche, Maximilien. « Portrait de l’Haïtien», dans *L’Haïtien*, Montréal, Les Éditions de Sainte-Marie, 1968, p. 16. [↑](#footnote-ref-3)
4. *Ibid.*, p. 18. [↑](#footnote-ref-4)
5. *Ibid.*, p. 19. [↑](#footnote-ref-5)
6. *Ibid*., p. 18. [↑](#footnote-ref-6)
7. Héros légendaires du folklore haïtien. [↑](#footnote-ref-7)
8. *Ibid*., p. 17. [↑](#footnote-ref-8)
9. *Ibid.*, p. 19. [↑](#footnote-ref-9)
10. *Ibid.*, p. 25. [↑](#footnote-ref-10)
11. *Ibid*., p. 25. [↑](#footnote-ref-11)
12. *Ibid.*, p. 82. [↑](#footnote-ref-12)
13. *Ibid.*, p. 81. [↑](#footnote-ref-13)
14. Price, Hannibal. [*De la réhabilitation de la race noire par la République d’Haïti*](http://classiques.uqac.ca/classiques/price_hannibal/rehabilitation_race_noire_haiti/rehabilitation_race_noire_haiti.html), Port-au-Prince, J. Verrolot, p. 155. [↑](#footnote-ref-14)
15. Laroche, Maximilien. *op. cit*., p. 82. [↑](#footnote-ref-15)
16. *Ibid*., p. 83. [↑](#footnote-ref-16)
17. *Ibid*., p. 83. [↑](#footnote-ref-17)
18. *Ibid*., p. 83. [↑](#footnote-ref-18)
19. *Ibid*., p. 39. [↑](#footnote-ref-19)
20. *Ibid*., p. 26. [↑](#footnote-ref-20)
21. Cité par Maximilien Laroche, *ibid*., p. 28. [↑](#footnote-ref-21)
22. Laroche, Maximilien. *op.* *cit*., p. 28-29. [↑](#footnote-ref-22)
23. Cité par Maximilien Laroche, *op.* *cit*., p. 29. [↑](#footnote-ref-23)
24. *Ibid*., p. 31. [↑](#footnote-ref-24)
25. *Ibid*., p. 31 [↑](#footnote-ref-25)
26. *Ibid.*, p. 33. [↑](#footnote-ref-26)
27. Dans cet ouvrage collectif en hommage au professeur, Ricarson Dorcé présente les points de vue de Maximilien Laroche sur la *lodyans*. Je vous invite à lire son article. [↑](#footnote-ref-27)
28. Laroche, Maximilien. *op.* *cit.*, p. 33. [↑](#footnote-ref-28)
29. Cité par Maximilien Laroche, *ibid*., p. 34. [↑](#footnote-ref-29)
30. Cité par Maximilien Laroche, *ibid*., p. 34. [↑](#footnote-ref-30)
31. Kapferer, Jean-Noël. *Rumeur : Le plus vieux média du monde*, Paris, Seuil, 2010, p. 25-26. [↑](#footnote-ref-31)
32. Laroche, Maximilien. *op.* *cit*., p. 36. [↑](#footnote-ref-32)
33. *Ibid*., p. 36. [↑](#footnote-ref-33)
34. *Ibid*., p. 37. [↑](#footnote-ref-34)
35. *Ibid*., p. 37. [↑](#footnote-ref-35)
36. *Ibid*., p. 38-39. [↑](#footnote-ref-36)
37. *Ibid.*, p. 39-40. [↑](#footnote-ref-37)
38. *Ibid*., p. 40. [↑](#footnote-ref-38)
39. *Ibid*., p. 41. [↑](#footnote-ref-39)
40. Laroche, Maximilien. [*Dialectique de l’américanisation*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/laroche_maximilien/dialectique_americanisation/dialectique.html), Québec, GRELCA, Université Laval, 1993, p. 280-281. [↑](#footnote-ref-40)